

DEUXIEME PARTIE

LE MISSIONNAIRE

DEUXIEME PARTIE

LE MISSIONNAIRE

V. — LE CHASSEUR D'AMES

par

Pierre de LA GORCE

de l'Académie française

Démissionnaire de l'hôpital général de Poitiers, Montfort s'engage enfin à fond, à trente-deux ans, dans sa vraie carrière : les Missions paroissiales. Le Pape Clément XI, dont il ira prendre les ordres l'année suivante, en 1706 lui signifiera que telle est bien sa vocation.

On peut partager cette carrière en quatre périodes, suivant les théâtres successifs de son apostolat ; Poitiers : 1705-1706 ; la Haute-Bretagne : 1706-1708 ; le pays nantais : 1708-1711 ; les diocèses de Luçon et de La Rochelle : 1711-1716.

Il donna sa pleine mesure dans le diocèse de La Rochelle, beaucoup plus vaste alors qu'aujourd'hui et qui couvrait en partie ce qu'on a nommé depuis la Vendée militaire : Saint-Laurent-sur-Sèvre, capitale spirituelle de cette Vendée héroïque, relevait alors de l'évêque de La Rochelle. Mis à pied par les évêques de Poitiers et de la Bretagne, sous des influences jansénistes et gallicanes, et aussi — il faut le reconnaître — parce que l'allure et les procédés de ce missionnaire ne laissaient pas

de donner de la tablature aux évêchés qui ne voulaient pas d'histoires, il trouve enfin à La Rochelle, en Mgr de Champflour, un prélat qui l'accueille, le couvre de son autorité, l'encourage et l'aide dans ses missions et dans ses fondations. Ces dernières datent de cette époque (1713-1715). Elles continueront de creuser le même sillon pendant tout le XVIII^e siècle. A ce titre, Montfort méritera vraiment le nom de « parrain » de l'héroïque Vendée que lui a donné René Bazin. Aussi bien, depuis sa mort, cette contrée l'a accaparé et l'appelle le Saint de la Vendée.

Pierre de La Gorce, dans son HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, fait de cette influence la dominante des origines du soulèvement de ce pays, pour la foi. De la Vendée, de Montfort, de ses deux congrégations il a brossé une toile, haute en couleur, dont certains coups de pinceaux sont peut-être trop appuyés et d'autres à retoucher. Par exemple, le maître spirituel possédait beaucoup plus qu'une « instruction suffisante, pour reconnaître l'erreur et y échapper ». Au demeurant puissante presque d'ensemble, où l'on retrouve à son apogée le Montfort missionnaire de toujours, celui de Poitiers et de la Bretagne, comme celui de Luçon et de La Rochelle.

*

**

Son champ d'action : La Vendée militaire

Bocage angevin ou pays des Mauges, — Bocage Poitevin, — Marais de Challans et Marais breton ou pays de Retz, tel est l'ensemble de la région où s'allumerait la guerre civile et que les historiens ont appelée la Vendée militaire. Cette contrée ne répond point à nos divisions administratives. Elle s'étend, mais seulement en partie, sur quatre de nos départements. Elle comprend, dans le département de Maine-et-Loire, l'arrondissement de Cholet et en général toute la partie méridionale ; dans le département des Deux-Sèvres l'arrondissement de Bressuire ; dans le département de la Vendée le nord de l'arrondissement de Fontenay, la presque totalité de celui de la Roche-sur-Yon et le nord de celui des Sables ; enfin, dans le département de la Loire-Inférieure, presque toute la rive gauche du fleuve. L'insurrection déborderait bien souvent au delà de ce territoire, et par contre y serait plus d'une fois enserrée. Mais là résiderait le vrai foyer de la révolte. On pourrait délimiter cette région

par le tracé d'une ligne conventionnelle : au nord, cette ligne suivrait la Loire depuis Angers jusqu'à Paimbœuf ; à l'est elle passerait par Vihiers, Argenton, Bressuire ; au sud elle embrasserait la Châtaigneraie ainsi que la Roche-sur-Yon et laisserait en dehors d'elle Fontenay et les Sables. A l'ouest enfin, elle longerait à peu près la mer en remontant de l'embouchure de la Vie aux rives de la Basse-Loire...

Ces hommes indépendants, murmurants vis-à-vis de leurs seigneurs même lorsqu'ils les aimaient, n'écoutaient bien qu'une seule voix, celle de leurs prêtres. Ils avaient reçu de leurs pères quelques idées primordiales sur Dieu, l'Eglise, leurs devoirs, leurs fins dernières ; et de génération en génération, ces idées avaient suffi pour guider la vie, pour consoler la mort. Elles persistaient à leur suffire. Ailleurs des gentilshommes étaient venus de Paris, détruisant chemin faisant ou mutilant le Verbe sacré ; au-dessous d'eux des intendants, des secrétaires, des valets avaient aidé, de seconde main, au monnayage d'impiété. En Vendée, la distance de la capitale, l'absence de routes, l'éloignement de tout grand centre, la condition des seigneurs retenus loin de Versailles par pauvreté ou trop indépendants pour s'y fixer, la sagesse du clergé, très aimé en général et populaire, tout avait concouru pour écarter ces contacts dissolvants. Donc, ces paysans croyaient tout ce que l'Eglise enseignait ; ils le croyaient en bloc, d'une foi intégrale, non discutante, non angoissée de doutes, non traversée de demi-science, non mêlée de raillerie ; l'attestation de leurs prêtres valait pour eux le témoignage de leurs sens, et ils croyaient à l'autre vie aussi fermement qu'à celle-ci. Ici apparaissait l'immensité du péril si jamais il était porté atteinte à des croyances si profondes, si jalouses de demeurer intactes. Ce peuple était courageux. Il était indépendant, c'est-à-dire que la menace ou la contrainte, loin de l'intimider, l'exaspérerait. Il était trop fier pour subir la contagion de l'obéissance et pour se soumettre parce que d'autres s'étaient soumis. Il portait en lui cette logique simpliste qui, sans s'énerver de calculs, se jette dans l'action. Enfin, la vie future se montrait à lui avec une si évidente certitude que la terreur de la mort s'effacerait à ses yeux devant une terreur plus grande, celle d'offenser Dieu, et qu'un seul mal lui apparaîtrait terrible, irréparable, non celui de mourir mais celui d'être damné.

Dans l'effacement de la noblesse, dans l'éloignement du haut clergé, je démêle cependant une influence, mais toute populaire,

toute démocratique, celle des missionnaires qu'on nommait *Missionnaires de Marie*, et qu'en Vendée et en Anjou on appelait aussi les *Mulotins*.

On comprendrait mal la Vendée si on ne connaissait ces missionnaires.

Sa méthode missionnaire

Tout à la fin du xvii^e siècle, un prêtre breton était venu du diocèse de Rennes jusqu'en Poitou : on l'appelait Louis-Marie Grignon de Montfort..

Bientôt sa vraie vocation se révéla, celle de missionnaire. Tout le désignait pour le ministère apostolique : un zèle de feu, une santé robuste, une voix forte, une éloquence entraînant et familière, une fécondité d'images propres à séduire l'âme populaire, avec cela une instruction suffisante pour reconnaître l'erreur et y échapper. Tantôt seul, tantôt accompagné de quelques prêtres devenus ses disciples, il prêcha d'abord dans le diocèse de Poitiers, puis dans celui de Nantes ; il descendit au sud jusqu'à l'île d'Aix et remonta au nord jusque dans le diocèse de Rennes sa patrie. Parlant surtout au peuple, il jugea que pour mieux l'atteindre, il fallait s'accommoder à lui, lui représenter la religion sous des formes très visibles, je dirais volontiers très voyantes : de là une sollicitude extrême, excessive, pour le culte extérieur et les exhibitions d'images. Tout ce que les paroisses ne pouvaient fournir, il l'apportait et de mission en mission traînait avec lui tout un matériel pieux. Il se mit aussi à composer des chants qu'il entonnait avant ou après ses sermons et qu'il accoutumait la foule à répéter. Les éclectiques eussent souri ; les délicats se fussent effarouchés ; les austères eussent jugé — non sans raison peut-être — que la majesté divine souffrait un peu de cette profusion d'incarnations matérielles. Quant aux paysans, ils furent ravis. De tous côtés ils accouraient, curieux presque autant que dévots. Mais bientôt toute la surabondance des décors extérieurs s'absorbait dans l'impression souveraine de la parole apostolique. Chez ce prêtre peu de controverse, mais une foi si profonde qu'elle se communiquait par contagion ; aucun souci hormis le salut éternel ; aucune haine excepté celle du péché ; en chaire, une impitoyable rigidité de doctrine, et dans les entretiens intimes une tendresse infinie ;

un cœur plein de Dieu et de vraies larmes provoquant d'autres larmes ; avec cela une vie dépouillée jusqu'au plus profond mépris de tout ce qui était matière ; un zèle qui ouvrait toutes les sources de la vie, dussent-elles se tarir avant le temps ; de longues routes à pied, de mission en mission ; un logis toujours indigent ; un perpétuel souci de ne compter pour rien et de n'être qu'un ouvrier de l'Évangile. Dès sa jeunesse, Grignon de Montfort avait paru singulier. Singulier, à coup sûr il l'était. Sa renommée s'étendant, on l'accuse d'intempérance, de zèle indiscret, d'ambition même. Les jansénistes surtout le dénoncèrent, ne pouvant souffrir ni ses chants ni ses accès de piété expansive, et ne voyant de son ministère que les petitesesses, c'est-à-dire l'appareil un peu théâtral dont il entourait ses missions. Lui cependant continuait ses courses, ne se préoccupant ni du monde qu'il ne connaissait pas, ni de ses ennemis qu'il voulait ignorer, mais uniquement anxieux des âmes, terrifiant et consolant, pleurant, priant, adjurant, descendant de chaire et y remontant, prêchant Dieu, la mort, l'éternité. Surtout, il ne se lassait pas de redire le mystère de Jésus rédempteur et crucifié. Il avait toujours, à ce qu'on assure, la croix devant les yeux. Tandis qu'il parlait, il lui arrivait, dit-on, de l'élever au-dessus de son auditoire comme il eût fait d'un signe de ralliement ; et c'est la croix à la main qu'aujourd'hui encore il est représenté dans les nombreuses églises de Vendée où son souvenir s'est perpétué.

Ce serviteur de Dieu que l'Église proclamerait bienheureux mourut jeune, mais laissant une nombreuse postérité spirituelle. Comme il était aumônier à l'hôpital de Poitiers, il avait créé une petite association de jeunes filles pauvres ; et cette association grandie, transformée, allait devenir l'ordre des *Filles de la Sagesse*, destiné à l'enseignement et surtout au soin des malades. En outre, les prêtres, compagnons ou disciples du bienheureux, s'étaient organisés en congrégation séculière, sous le vocable de *Missionnaires de Marie* ; on les appellerait aussi les *Mulotins*, du nom du Père *Mulot*, l'un des continuateurs du Père de Montfort. Les deux ordres se complétèrent l'un par l'autre, les hommes prêchant la parole de Dieu, les femmes accomplissant les œuvres de miséricorde. Ils avaient tous deux leur centre à Saint-Laurent-sur-Sèvre, aux confins de la terre angevine et du Poitou, en sorte que les deux provinces semblaient leur naturel champ d'action.

Ses religieux et ses religieuses au XVIII^e siècle

Pendant tout le XVIII^e siècle, ce champ d'action ne cesse de s'exploiter. Les missionnaires arrivent, amenant avec eux, à l'exemple de leur fondateur, des étendards, des bannières, des images du Sacré-Cœur, des statuettes en plâtre, deux ou trois autels portatifs pour les repositoires, puis des caisses pleines de médailles, de chapelets, de décorations. Ils ne laissent pas que de publier assez bruyamment leur venue, car ils ne négligent pas une certaine mise en scène. Avec un complet dédain de leurs aises, ils choisissent pour les exercices les heures extrêmes de la journée, afin de ne pas interrompre les travaux des champs. Le plus souvent ils sont à deux, et il leur arrive alors de se livrer en chaire à des conférences dialoguées, l'un jouant le rôle du diable, l'autre celui du Bon Dieu. Ils sont vulgaires, souvent grossiers, font rire et font trembler, cherchent l'imprévu, abondent en saillies même risquées, soucieux qu'ils sont d'attirer par curiosité, avant d'enlacer pour le salut. Ils font le siège des âmes comme on fait le siège d'une place, par circonvallations. Dès le début, ils distribuent des imprimés pour ceux qui savent lire, des images pour les autres, de même qu'à la fin ils distribueront des crucifix ou des médailles. Cependant ils s'occupent d'organiser les processions. Ils y sont passés maîtres. Ils ne sont pas seulement prêtres, mais chantres, bedeaux, sacristains, dresseurs d'estrades, porteurs d'échelles, tailleurs d'étoffes, artistes aussi quoique de mauvais goût. Nul ne sait comme eux coudre des oriflammes, fixer à la hampe les étendards, parer des groupes d'enfants ou de jeunes filles, orner les repositoires, entraîner les cantiques ; et si le soleil illumine la fête, les yeux des paysans, tout novices de spectacles, s'emplissent d'images qui ne s'effaceront plus. Déjà au loin on connaît ces missionnaires et comme on a accusé leur fondateur, on les accuse aussi. Quand les jésuites disparaissent, on les soupçonne de les continuer ; quand commence à se propager le culte du Sacré-Cœur, on les dénonce comme les plus ardents des *cordicoles* ; les parlements les flétrissent comme ultramontains, les jansénistes comme idolâtres ; les philosophes s'égayent, les raffinés se détournent, les impies, en attendant qu'ils s'attaquent au dogme, s'exercent à la petite guerre contre les petites dévotions. Mais à cette distance de la capitale et des grands centres, les critiques, les ironies ne portent pas. Et les missionnaires poursuivent leur œuvre de

paroisse en paroisse, pauvres, partant peu enviés, accessibles à tous et par suite populaires, trop allégés de soins matériels pour craindre aucun voyage, portant en eux la sereine gaieté des humbles, n'ayant souci de rien sinon de la moisson de Dieu. Partout où ils sont, ils prêchent trois ou quatre fois par jour, gesticulant, suppliants, grandiloquents, mais avec une sincérité de foi qui sauve tout. De la chaire, tout épuisés d'efforts, ils passent au confessionnal, guettant l'âme la plus pécheresse, la plus délaissée. Entre temps ils s'appliquent à établir quelques confréries, *Confrérie de la Croix*, *Confrérie de la bonne Mort*, *Confrérie de Charité*. Leur suprême ambition est de marquer leur passage par une plantation de calvaire. C'est la cérémonie finale, celle où rayonne leur magnifique humilité. Enfin achevé de jeter la semence, ils partent, à pied, dénués et bénis, épuisés mais radieux, avec la joie ineffable d'aimer les âmes et de s'en sentir aimés.

Les plus anciens, ceux qui ont vieilli dans les apostoliques labeurs, ont fini par évangéliser tout le pays ; et quand ils descendent la Sèvre de Saint-Laurent à Clisson, quand ils remontent de Cholet vers les Herbiers, il n'y a guère de village, de métairie, de chemin qui ne leur soit familier. Tout le monde les salue. Ils sont les confidents des âmes ; ils sont aussi les bienfaiteurs des corps : à Saint-Laurent-sur-Sèvre, à côté de l'établissement des missionnaires, il y a la maison mère des Sœurs de la Sagesse qui instruisent les enfants, soignent les malades, desservent les hôpitaux. L'évêque, on ne le connaît pas ; le prieur ou les moines de l'abbaye voisine, souvent on les connaît trop ; le curé est généralement populaire, mais il est l'homme de tous les jours ; les missionnaires sont les hommes des grands jours, ceux qui passent en édifiant, en bénissant.

Vers la fin du XVIII^e siècle, ces prêtres, aidés des Sœurs de la Sagesse, ont si profondément labouré la terre d'Anjou, la terre poitevine, que le sol leur appartient. Une autorité toute cachée mais terrible repose entre leurs mains. Ce qu'ils diront on le croira, ce qu'ils conseilleront on le fera. Qu'un grand péril menace sa foi, et du coffre placé à côté de son lit, le Vendéen tirera le crucifix, le chapelet, les images saintes ; puis il attirera à lui les petites feuilles où le missionnaire a marqué les résolutions de la dernière retraite, c'est-à-dire le contrat d'alliance entre le chrétien fidèle et Dieu ; il y lira, en caractères très gros, faits pour les yeux les moins accoutumés à lire, tout l'abrégé

de la doctrine catholique, c'est-à-dire Dieu, le jugement, l'âme immortelle, l'enfer à éviter, le ciel à conquérir, la vie du corps subordonnée à celle de l'âme, et un seul mal irréparable, le péché. En son cerveau peu travaillé par la multiplicité des pensées, mais exclusivement rempli de ces idées maîtresses, il méditera la brièveté du temps, les jours immesurés de l'éternité; il se répétera le *Credo* intégral qu'il a récité au pied du grand calvaire; et plutôt que de forfaire à sa foi, il s'affermira dans la tranquille et intrépide résolution de mourir.

Telle était l'œuvre de ceux qu'on appelait les *Mulotins*. La Révolution vint. Elle ne leur déplut pas parce qu'ils étaient peuple; elle les terrifia parce qu'ils étaient catholiques, et catholiques intransigeants. Contre la *Constitution civile*, dès qu'ils la connurent, ils se portèrent non seulement avec ensemble mais avec passion. Ultramontains jusqu'aux moelles, ils étaient disposés à étendre bien plus qu'à restreindre la puissance romaine. Puis, tout dévots qu'ils étaient, ils avaient quelques haines vigoureuses, celle des parlementaires, des jansénistes, des gallicans, de tous ceux en un mot qui penchaient vers la loi nouvelle ou la patronnaient. Le décret sur le serment est publié au mois de janvier. Aussitôt, dans la maison de Saint-Laurent-sur-Sèvre, grand émoi parmi les missionnaires. Ils sont alertes, résolus, merveilleusement instruits des lieux et des hommes. Les voici qui prêchent au gros bourg de Jallais, et aussi à la Tessouale, à la Jumellière, à la Poitevine. C'est le temps pascal. De toutes les métairies, hommes, femmes, enfants accourent, curieux et recueillis, anxieux aussi, car on sent que ceux qui parlent aujourd'hui peut-être ne reparaitront plus. Le district de Cholet est averti. Il enjoint aux prêtres de s'éloigner. Les uns obéissent, les autres restent. Cependant, si nous en croyons un rapport du directoire de Maine-et-Loire, les deux tiers des municipalités sont démissionnaires, et ce n'est d'un bout à l'autre des Mauges qu'une clameur presque unanime contre les intrus.

Les fêtes de Pâques sont passées. Empêchés de prêcher, les missionnaires ne désarment pas. A défaut de la parole, il y a les écrits. La maison de Saint-Laurent-sur-Sèvre devient l'arsenal d'où partent les brochures, les images, les petites feuilles. Les titres sont suggestifs : *Prône d'un bon curé*, *Entretien sur la nouvelle Constitution française*, *le Modèle du chrétien persécuté*, *l'Eglise et la Constitution civile*. Souvent la critique se développe sous la forme d'entretien entre un curé et un de ses

paroissiens; et ici le dialogue est terrible en sa brièveté tranchante et simpliste. « Ces brochures sont incendiaires », disent les administrateurs; et vraiment ils ont raison.

Parmi les patriotes, la colère grandit. Il faut vaincre la résistance aux lois, dût-on verser soi-même dans l'illégalité violente. Il faut envahir le bourg de Saint-Laurent-sur-Sèvre et y détruire le repaire des fanatiques. Ainsi pensent à Angers, à Cholet, les plus entreprenants et les plus exaltés. Saint-Laurent est sur le territoire de la Vendée; mais ce surcroît d'irrégularité importe peu. Le 1^{er} juin 1791, veille de l'Ascension, une vingtaine de gardes nationaux se portent sur le couvent des missionnaires, y entrent de force, pillent, saccagent, perquisitionnent, saisissent au hasard lettres, brochures, papiers, s'introduisent ensuite chez les Sœurs de la Sagesse et y opèrent les mêmes brutales recherches. La nuit suivante, à deux heures du matin, une autre escouade survient, boit, s'enivre et à son tour achève de tout bouleverser. Il n'y a que cinq religieux dans la maison. On en saisit deux : c'est le Père Duguet qui, ayant protesté, reçoit un soufflet; c'est le Père Dauche. Les deux prisonniers sont transportés, au milieu des injures, à Cholet, puis à Angers : « J'adresse au département, écrit d'un ton qui veut être plaisant le commandant de la garde nationale, deux gros mulotins et un gros paquet de papiers incendiaires. » Les administrateurs de Maine-et-Loire, un peu embarrassés de leurs captifs, saisis en un département voisin, examinent les pièces, interrogent les détenus, jugent, eux aussi, la propagande très dangereuse, les prêtres très fanatiques. Cependant, dans l'un des messages où ils consignent leurs impressions, je lis cette phrase qui, sous la plume d'adversaires, vaut tous les hommages : « Ces missionnaires sont vénérés comme des saints. »

« HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA REVOLUTION FRANÇAISE. »

PLON, Paris. T. II, Livre XIV^e, passim.

VI. — LES COMPAGNONS ENTRE LES COMPAGNONS :

LES FRÈRES COADJUTEURS

par

Gaëtan BERNOVILLE

Parmi les auxiliaires ou les disciples du Père de Montfort, une place d'honneur revient à ses Frères coadjuteurs. Les autres ne furent ses auxiliaires que temporairement : un M. des Bastières, un M. Olivier, lui faussèrent compagnie à l'occasion et n'entrèrent point dans sa société religieuse. Ses disciples, M. Mulot, M. Vatel, lui arrivèrent sur le tard, l'année qui précéda sa mort, en 1715. Les premiers frères convers partagèrent sa vie mortifiée et laborieuse, — l'un d'eux, Frère Mathurin qui pourtant ne prononcera pas de vœux dès la première heure — et lui vouèrent une admirable et méritoire fidélité.

C'est un bonheur de pouvoir détacher à leur mémoire une de ces pages de bravoure dont Gaëtan Bernoville est coutumier. On peut ne pas se ranger à la thèse de l'auteur sur l'origine des Frères de Saint Gabriel — et je doute que son plaidoyer convainque ceux qui connaissent le dossier. Cela ne diminue en rien le talent de l'auteur, qui continue d'une plume plus vigoureuse, plus incisive, la belle tradition de nos hagiographes catholiques : un Mgr Baurard, un Mgr Laveille.

*

**

En 1705, Montfort découvre et entraîne celui qui sera son premier compagnon et le premier des Frères. Se trouvant dans l'église des Pénitents de Poitiers, il y voit entrer un jeune homme, de modeste accoutrement. Par une de ces divinations

qui lui sont familières et signalent en lui le passage en trombe de l'esprit de Dieu, il fait signe à l'inconnu d'approcher. Il l'interroge, apprend que son intention est d'entrer chez les capucins. Aussitôt, il l'en dissuade, et l'invite à le suivre pour le servir dans ses missions, car, d'une prescience irrésistible, il sait qu'entre tous, c'est ce passant, non un autre, que Dieu lui destine. Sans hésiter, le jeune homme le suit. Nous sommes ici dans la pure atmosphère évangélique ; il semble d'ailleurs qu'entre autres providentiels desseins, Montfort ait été suscité pour imposer la resplendissante image de l'absolu évangélique aux yeux trop charnels, aux consciences perpétuellement tentées par le compromis avec l'esprit du monde.

Mathurin Rangeard — qui vient de décider ainsi son destin — est le fils d'un vigneron de Bouillé-Loretz, dans les Deux-Sèvres. Né le 7 novembre 1687, il a donc dix-huit ans, l'âge des folies avilissantes ou des générosités fastueuses. Sa force d'âme, sa fidélité ne se démentiront pas. Après quelques mois de vie commune à Poitiers, Montfort, ayant décidé d'aller à Rome, laisse Frère Mathurin au prieuré de Ligugé, pour qu'il l'y attende jusqu'à son retour. Ce ne fut point pour légère raison ; le prieuré, alors annexe du collège de Poitiers, était occupé par les Jésuites, donc par des protecteurs et amis. Montfort les savait consommés en formation ascétique ; le séjour de Frère Mathurin à Ligugé de février à fin août 1706 fut l'équivalent d'un noviciat. Au reste, c'est la vie, non d'un auxiliaire temporel quelconque, mais, bien qu'il n'ait jamais fait de vœux, d'un véritable religieux très mortifié que va mener, Montfort revenu, Frère Mathurin. Il partagera celle de son maître et ce sera en profondeur ; il l'accompagnera dans nombre de ses rudes randonnées apostoliques, heurtant ses pieds saignants aux cailloux des chemins ; ainsi on relève sa présence au Mont Saint-Michel en 1705, à Rennes, à Dinan, à Saint-Brieuc en 1707 ; il ralliera les gens pour les missions, ordonnera les processions et notamment celle de La Rochelle, le 16 août 1711, exercera les fidèles au chant des cantiques, leur fera réciter le Rosaire, distribuera images et petites croix, fera le catéchisme ou, nous le verrons, l'école ; cela sans négliger la cuisine des missionnaires, que les principes de Montfort rendaient, à vrai dire, fort peu encombrante, et la bricole des missions. Les plus humbles tâches matérielles, il les fait dans l'esprit religieux qui est d'obéissance, d'humilité, de pauvreté. Montfort, d'ailleurs, l'associe de très près à sa vie pénitente. Il l'entraîne, malgré son tempérament

délicat, aux macérations qu'il varie avec une effrayante et admirable ingéniosité. Il lui apprend à supporter, mieux, à aimer les humiliations de toutes sortes, le dénuement absolu, les contradictions incessantes qui le rejettent lui-même de ville à ville, comme la balle d'un mur à l'autre.

Admirons Frère Mathurin et les compagnons qui viendront. Ils témoignent magnifiquement que la mission de Montfort est bien de Dieu. Ces humbles eussent dû, en simple logique humaine, être troublés dans leur vocation, détournés de leur Père spirituel, à voir tant de hauts personnages ecclésiastiques poursuivre ce dernier de leur réprobation, et tant d'interdits pleuvoir sur lui. Cependant, Montfort n'a jamais été chassé d'un diocèse sans que le suivit exactement son ombre, qui était l'un ou l'autre de ses Frères. C'est qu'ils éprouvaient tous, Mathurin en tête, que nul n'avait jamais ressemblé davantage que leur maître à notre Maître à tous : Notre Seigneur Jésus-Christ.

Frère Mathurin devait avoir une certaine instruction puisqu'il fit l'école et reçut, en 1721 la tonsure. La façon dont il faisait le catéchisme nous en assure aussi ; il y excellait si bien que les plus bornés en accédaient à la connaissance des vérités chrétiennes et il pénétrait ses commentaires de tant de foi et de piété que les parents des enfants aimaient à y assister. Il était au surplus « bien honnête », comme disent les bonnes gens, poli, prévenant, nuancant les marques extérieures de respect. Sa charité, qui était grande, portait au comble cette civilité naturelle.

Sur les Frères fidèles, cette garde magnifique, on souhaiterait plus de détails. Mais quoi ! Tant d'obscurité convient à leur humble tâche de coadjuteurs et leur grandeur n'est-elle pas de s'être en quelque sort fondus dans l'auréole du saint ? Au reste, les quelques traits qui les font surgir de l'anonymat suffisent à récomposer une atmosphère de Fioretti et nous savons sur eux l'essentiel, à savoir qu'ils ont partagé d'une âme magnanime la vie de leur fondateur, la plus âpre qui puisse être, la plus donnée, la plus transportée d'amour pour Marie et son Fils crucifié, la plus consumée de tendre charité pour tous les pauvres de Dieu, au vrai une des plus surhumaines de l'hagiographie de tous les temps. Je ne voudrais pas diminuer les mérites de M. Olivier et de cet excellent M. Ernand des Bastières, ces deux prêtres qui, missionnaires avec lui, le premier dans la région de Nantes, jusqu'à 1711, le second dans la même

région d'abord, puis dans les diocèses de La Rochelle et de Luçon, jusqu'à la mort du Bienheureux... En durée comme en profondeur, ce sont les Frères Mathurin et Jean, Jacques et Nicolas, Philippe et Louis et Gabriel, et d'autres hélas ! inconnus, qui ont été les associés complets de l'épopée missionnaire de Montfort. Ils en ont porté les échardes dans leur chair, les tribulations dans leur âme. Ils en ont partagé les dangers, voire mortels. Qu'ils aient cuisiné ou tenu la boutique, ordonné les processions ou chanté les cantiques, abattu des lieues et des lieues avec leur maître ou fait dans son esprit, le catéchisme ou l'école, ils ont été les volontaires du grand combat spirituel, les pauvres, les mortifiés, les humbles, sur qui pleuvaient les brocards ou les propos salaces, ne tenant leur subsistance et gîte que de la Providence, souvent boutés avec leur maître hors les presbytères et, certaines nuits, dormant à la belle étoile, au pied de quelque Calvaire, la tête appuyée sur la dernière marche de granit, tels enfin que les voulait Montfort, soulevés par ses enthousiasmes et ses espérances, épousant ses déceptions et ses échecs, apprenant de lui à les bénir, enseignés par lui tout au long des jours, découvrant par lui, chaque jour davantage, le message de Jésus ; avec lui, ils ont connu les ferveurs des foules que soulevait sa parole et, avec lui, pleuré sur les ruines de Pontchâteau. Ce sont eux qui ont renseigné M. Ernand des Bastières sur tant de faits, petits et grands, qui forment le plus précieux de ses souvenirs. Compagnons en vérité entre tous les compagnons, dans la bonne et la mauvaise fortune, dans la tempête et les éclaircies de ce pauvre monde, compagnons dans le temps et pour l'éternité.

« GRIGNION DE MONTFORT, apôtre de l'école et les Frères de Saint Gabriel. »

Editions Albin MICHEL, 22, rue Huyghens, Paris-14^e. Pages 81-84, 88-89, 90-91.

VII. — SON ELOQUENCE

par

Mgr CROSNIER.

Les manuscrits des sermons du P. de Montfort sont encore inédits. Ce sont surtout des canevas. Ils nous renseigneraient moins bien sur l'éloquence de Montfort que telle page de sa vie ou tel de ses écrits, fusse une lettre, comme la dernière à Marie-Louise de Jésus.

« A le juger par ses livres, n'hésite pas à écrire H. Bremond, ce grand missionnaire a dû être un des orateurs les plus irrésistibles que le monde ait jamais entendus, un Vincent Ferrier, un Savonarole. Auprès de lui Bridaine semblerait glacial. Aujourd'hui encore, sa parole morte nous émeut, nous bouleverse, et pour ainsi parler nous ôte la respiration. » (Anthologie des Ecrivains catholiques, Prosateurs du XVII^e siècle, p. 435-436)

Ce portrait de Montfort orateur, rarement tenté par ses historiens, a été fait de main de maître par Mgr Crosnier, en qui Mgr Freppel saluait déjà « l'un des écrivains qui marqueront avec le plus d'éclat dans la littérature chrétienne de notre temps ».

**

Orateur populaire, l'un des plus puissants que la chaire chrétienne a produits. Il n'a rien laissé après lui, c'est vrai, que le souvenir de ses triomphes. Mais Platon disait justement : « Les orateurs ont tort de publier leurs discours. » La page imprimée ne peut retracer les vibrations de la voix et le son de l'âme ; sur le papier la lave s'est refroidie. Or c'était bien de la lave incandescente qui jaillissait de cette âme et embrasait

sait les auditeurs groupés autour de la chaire. Eloquence sans apprêts, mais non pas sans préparation, nourrie de la sève des Saintes Ecritures et des ouvrages des Pères de l'Eglise, appuyée sur de solides études et sur une rare expérience des âmes, toute vibrante de l'amour divin qu'échauffait encore une méditation presque continuelle, et où la piété mettait l'onction la plus pénétrante, elle saisissait, dès les premières paroles les esprits et les cœurs ; et bientôt, l'auditoire tout entier, quelles que fussent ses dispositions, bouleversé par l'émotion communicative, par la foi et les élans de cette âme de feu, s'abandonnait à son emprise et fondait en larmes. Des confrères, prêtres séculiers ou moines, venus avec des préventions et qui pensaient rire de certaines de ses originalités, étaient pris, à leur tour, par cette force comme irrésistible et partageaient l'émotion générale. L'orateur ne s'astreignait à aucun genre ni à aucune mode. Mais, qu'il fit un catéchisme, une explication des tableaux allégoriques, une conférence, une homélie, un sermon ; qu'il s'assît, parmi la foule, dans l'église pour faire une pieuse méditation sur le péché ou sur la mort et « répandre son cœur » devant Dieu ; ou que, plus simplement encore, comme on le vit un jour à Monfort-la-Cane, étant monté en chaire et y ayant planté un grand crucifix sur le rebord, il en descendît silencieusement, et, prenant en main un autre crucifix, il le présentât à baiser aux assistants, avec ces simples paroles : « Voilà votre Sauveur ; n'êtes-vous pas bien fâchés de L'avoir offensé ? » : « tous les cœurs, dit encore un témoin, étaient comme percés de componction, liquéfiés d'amour et de tendresse » ; tous s'avouaient pécheurs et faisaient amende honorable. Une fois de plus, en ce nouveau Vincent Ferrier, en cet autre Philippe de Néri, Dieu confondait la sagesse du monde par « l'apparente folie de la Croix ». Il vivait l'Evangile et le commentait en maître. Par là « sa voix, son visage, son geste, ses paroles, avaient quelque chose de divin ». Et le fruit de sa parole en justifiait la manière, quelque singulière qu'elle apparût en plusieurs circonstances : par exemple, dans la *préparation à la mort*, où une curieuse mise en scène, en ces temps de foi simple et profonde, agissait fortement sur le peuple des campagnes.

J'ai dit qu'il n'a rien laissé qui puisse nous faire juger de son éloquence. Je me reprends, pour ajouter que quelques-uns de ses écrits peuvent du moins nous faire soupçonner. Lisez, en effet, la prière où il demande à Dieu des missionnaires pour

la Compagnie de Marie : n'est-ce pas, je le redis, comme de la lave en fusion ? Le P. Faber disait : « Depuis les épîtres des Apôtres, il serait difficile de trouver des paroles aussi brûlantes que les douze pages de cette prière. » Joignez-y l'action ; et vous aurez, me semble-t-il, un aperçu de sa puissance oratoire.

« *Un grand semeur évangélique: Louis-Marie GRIGNON de MONTFORT.* »
Angers, SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE PUBLICITÉ, 4, rue Garnier.
1924, p. 42-44.

VIII. — LE CHANSONNIER SPIRITUEL ET LE POÈTE

par

Amédée GASTOUÉ

Il manquerait à cette galerie une pièce de choix, si elle ne réservait une place au missionnaire poète.

Tous les missionnaires ont usé et usent du cantique et souvent sur les airs à la mode. Qu'on relise la vie du P. Maunoir. Mais aucun n'a manié cette arme avec la maîtrise de Montfort : encore aujourd'hui, après plus de deux siècles et malgré les évolutions de la langue, ses cantiques forment le fond de nos répertoires populaires.

Aussi Montfort, chansonnier spirituel, — je ne crois pas que le Dictionnaire de l'Académie ait créé le titre unique qu'il faudrait — a-t-il suscité de nombreuses et intéressantes études.

A signaler en tête l'édition critique des Cantiques du P. de Montfort par le R. P. Fernand Fradet, s. m. m. chez Beauchesne (1929), qui fait grandement regretter que n'existe pas encore une édition similaire des œuvres complètes du saint missionnaire.

Puis des essais de valeur de J. Burnichon S. J. (Études, avril 1888) ; P. Doncœur S. J. (Études 5 sept. 1931) ; Popinot, alias Abbé Aigrain (Journal de l'Ouest et du Centre 5-1-1930) ; Cl. Besse et J. Legrand (Vieux cantiques, nouvelles romances, Bloud et Gay 1924, Chap. IV) ; Amédée Gastoué (Vie catholique 28-9-1929)... On lira les pages du professeur à la « Schola Cantorum ». Le R. P. Fradet l'avait plus d'une fois consulté et tint à insérer en tête de son édition critique, l'avis de l'auteur de « L'Eglise et la Musique ».

*

**

Si l'on mettait au compte du bienheureux de Montfort... tout ce qui lui est attribué comme poésie pieuse, on atteindrait au nombre formidable de quarante mille vers, et il mourut à quarante-deux ans! Mais beaucoup des cantiques mis sous son nom

ne sont pas de lui : un critique du XVIII^e siècle l'avait déjà remarqué.

Ce n'est même pas ordinairement le meilleur de ce que Montfort a écrit qui l'a rendu célèbre en ce genre : le plus beau, et de beaucoup était ignoré, ou à peu près...

Ses « Cantiques », puisque c'est le nom qu'il leur donnait, comprennent déjà, sous leur forme authentique, près de vingt-cinq mille vers ! Et pourquoi « cantiques » ? Parce que Montfort les a écrits pour être chantés, et que lui-même les chantait à pleine voix, soit dans la chaire du prédicateur, comme il était de mode dans les temps anciens, soit en entraînant les foules à l'église, soit même en poursuivant sa route. Une bien curieuse estampe... représente le bienheureux missionnaire, portant haut le crucifix et arpentant la route d'une « humeur vagadonde », chantant de tout son cœur.

Mais, « cantiques », au sens où on l'entend ordinairement de nos jours ? Oui et non ; s'il en est même quelques-uns, — ou quelques couplets — qui aient jusqu'à nos jours survécu, et qui correspondent à ce genre de poésie pieuse et faite pour être chantée à l'église, il est beaucoup de ces pièces qui sont de véritables odes, d'un grand nombre de strophes : certaines des pièces poétiques du bienheureux de Montfort ont quarante strophes et plus. L'une d'elles — et assurément il a exagéré, bien que ce soit de courtes strophes — en compte quatre-vingt-dix !

Le missionnaire avait donc le vers facile : on pourrait dire qu'il produisait ses innombrables stances comme le pommier produit des pommes. Il improvise, infatigable, et la plupart du temps écrit presque sans aucune rature : positivement, il est étonnant. Et déjà, étudiant au Séminaire de Saint-Sulpice, entre 1695 et 1700, il faisait l'admiration de ses condisciples prêts tout d'abord à rire de lui : songez donc ! un séminariste mettait en cantiques toute la théologie mystique ! En effet, ses œuvres sont disposées par « traités » où aucun détail n'est omis. Il y a ainsi le traité « de Dieu », celui « des Vertus », celui du « mépris du monde », etc... où jusqu'à vingt pièces de poésie envisagent tous les cas, avec, en marge, de la main de l'auteur, l'indication et le précis de tous les « points » et « motifs » qui lui ont tracé son plan.

Eh bien ! si Montfort avait évidemment le don de la versification facile, et de là, avec la recherche de la simplicité voulue, sans affectation, le désir d'écrire dans un style populaire ; si

ses œuvres contiennent des redites et quelques négligences, voire des platitudes, il en est de vraiment belles, et qui, dans leur réalisme, font penser à un Verlaine ou parfois, dans leurs images, à un Francis Jammes. Et c'est bien le plus étonnant de trouver tout cela au milieu d'un recueil de cantiques.

Poète ? On dénie à Montfort ce titre, pour ne voir en lui que le versificateur abondant et facile. Mais connaît-on son ode à la Sagesse ? sa Prière pour demander la Patience ? La vigueur et la hauteur, avec lesquelles il manie la satire, et jette son cri d'indignation contre les mauvais riches et les mauvais prêtres ? Ou son charmant dédain pour les poètes et les prédicateurs « à la mode », ce en quoi il est délicieux ?

Ecoutez, je vous prie :

Seigneur, je souffre dans cette heure,
Mais j'en bénis votre bonté ;
Je suis en croix, mais j'y demeure
Soumis à votre volonté.
Frappez, mon Père charitable,
J'adore et je bénis vos coups,
Je suis votre enfant, mais coupable,
Vous m'êtes encore trop doux.

.....
Je suis la pierre mal polie,
Grossière et sans nul ornement,
Taillez-la, Seigneur, je vous prie,
Pour mettre en votre bâtiment.
Je veux souffrir en patience,
Coupez, taillez, frappez, tranchez ;
Mais soutenez mon impuissance
Et me pardonnez mes péchés.

.....
Que j'aie avec vous, Catherine,
Non une couronne de fleurs,
Mais une couronne d'épine
Du chef de l'homme de douleurs !

Ou bien :

O Sagesse ! venez, le pauvre vous en prie ;
Par le sang de mon doux Jésus,
Par les entrailles de Marie
Nous ne serons point confondus !

Ma bien-aimée, ouvrez, l'on frappe à votre porte.
Ah ! ce n'est pas un étranger,
C'est un cœur que l'amour transporte,
Qui n'a que chez vous où loger.

Je me jette en esprit au pied de votre trône :
Si vous ne voulez point de moi,
Du moins donnez-moi quelque aumône
Pour les pauvres remplis de foi.

.....

Ou encore, dans sa couronne de cantiques au Sacré-Cœur, dédiés aux Visitandines, et dont plusieurs sont directement inspirés de la doctrine de saint Jean Eudes :

(C'est Jésus qui parle) :

Mon cœur sent une soif ardente,
Il dit « j'ai soif », incessamment :
Chez toi, chère âme pénitente,
Il cherche du soulagement.

Mêle ton sang avec tes larmes
Puisque tu pleures ton péché,
Ne crains point, j'ai mis bas les armes
Puisque ton cœur est si touché.

Pour redoubler ta pénitence
Entre en mon cœur si pénitent,
Pour m'aimer d'un amour immense
Entre en mon cœur qui t'aime tant.
.....

Tout ceci est bien d'un poète, énergique et croyant : et cela change des « gloires » et « victoires », « amours » et « toujours » qui sont passe-partout de la littérature de cantiques, que l'on croit faire « populaire ». Montfort pensait autrement.

Chansonnier ? Je pense bien ! Ses cantiques, ce sont bien, comme on disait au temps jadis, « chansons spirituelles ». Lorsqu'il veut se faire entendre du peuple, c'est bien le ton simple et naïf, souvent narquois, de la chanson. Ce ton narquois et de bonne humeur, le Bienheureux l'emploie même pour chanter la vie religieuse, et les pratiques de pénitence. Sur la « discipline », par exemple,

La discipline
Est médecine.
Qu'un chacun frappe sur son dos
Jusqu'aux os (bis)
Chacun frappe, frappe, frappe
Jusqu'aux os (bis)
C'est le remède à tous maux.
.....
Ame innocente,
Frappe, et chante
Le *Miserere sur ton dos*
Jusqu'aux os (bis)
.....

Et cela se chante, non pas sur l'air du psaume de pénitence, mais sur « Paie chopine, ma voisine », air très guilleret de cabaret.

Il faut dire que tous ces cantiques, sauf très rares exceptions, ne sont point destinés à être chantés dans l'église. Cela explique la pratique de Grignon de Montfort et de ses contemporains, mais ne justifie pas le procédé, sinon par manière de distraction ou de pieux amusement.

D'ailleurs, le Bienheureux utilisait aussi, à l'occasion, tel air liturgique, et il n'impose pas la mélodie qu'il choisit. Tel de ses Cantiques peut se chanter à volonté sur l'air d'un autre cantique, d'un Noël, de deux chansons très différentes l'une de l'autre. Et l'air est parfois choisi avec une intention malicieuse : un cantique où l'auteur exalte la pauvreté religieuse du missionnaire, pieux « chemineau », se chante sur la mélodie de : « Vivent les gueux ! »

Le R.P. de Montfort a même combiné à deux ou trois reprises ses qualités de poète et de chansonnier avec celles de... metteur en scène ! Il faut lire dans son entier (et voir la reproduction de ses croquis) : « *L'Âme abandonnée* », dont le scénario exige vingt personnes, et est visiblement destiné à des enfants. C'est extrêmement curieux. Ou encore : « *le Pécheur converti* », plus sévère, dialogue en un acte, dans lequel l'auteur utilise au mieux l'admirable poésie de : « *Reviens, Pécheur* », dont l'air primitif, loin d'être celui d'une romance où on l'a depuis adapté, ressemblait au contraire à du plain-chant. Et la question peut se poser de savoir qui est l'auteur de ce beau cantique : est-ce le bienheureux de Montfort ? est-ce Louis Racine ? (ou peut-être ni l'un ni l'autre ; en tout cas, pas J. Racine, sous le nom duquel on l'a mis parfois : il en serait digne).

« *Le bienheureux GRIGNON de MONTFORT, poète et chansonnier.* »

VIE CATHOLIQUE 28-C-29.

IX. — LE BATISSEUR DE CALVAIRES :

LE CALVAIRE DE PONTCHATEAU

par

Ernest JAC

Professeur à l'Université Catholique d'Angers

Une mission n'allait jamais, pour le P. de Montfort, sans l'érection d'une croix monumentale, au cours des exercices ou en guise de manifestation de clôture, sur quelque haut lieu de la paroisse. La tradition ne s'est pas perdue.

Parfois, il voyait plus grand. Il projetait et réalisait un véritable Golgotha, avec les trois croix et les évocations des scènes de la Passion. Ainsi à Montfort-la-Cane, à Pontchâteau, à Sallertaine.

Le calvaire de Pontchâteau fut et reste son chef-d'œuvre. Au XIX^e siècle ses missionnaires ont repris et achevé son idée grandiose. C'est plus une « Terre sainte » qu'un Golgotha. Charles Le Goffic, qui marque sa différence avec les fameux calvaires bretons, l'appelle la « Jérusalem bretonne ».

Tous les biographes du P. de Montfort ont fait une place à part à son histoire. Le récit qui suit est d'Ernest Jac, Professeur à l'Université catholique d'Angers, dans la collection « les Saints » de chez Lecoffre, qui reste classique, malgré tant de collections hagiographiques postérieures.

*

**

C'est à la fin de juin 1709 que le serviteur de Dieu vint à Pontchâteau pour y donner une mission. Cette petite ville située à peu près à mi-route entre Nantes et Vannes, et qui doit à son calvaire toute sa notoriété, loin d'être comme aujourd'hui le

centre d'un pays fertile et bien cultivé, était, il y a deux cents ans, voisine d'une immense lande, toute couverte de bruyères, de fougères et de genêts, qu'on appelait la lande de la Madeleine. C'est à une heure de marche environ de Pontchâteau, sur la route de Guérande, au point de jonction de cette lande et de la forêt du même nom, que s'élève aujourd'hui le fameux calvaire. De là l'œil embrasse tout le pays aux alentours : Saint-Nazaire et la mer ; au-dessus des marais, à droite, Guérande et ses vieilles fortifications, plus à droite encore, au-dessus de la forêt, les hauteurs de Saint-Gildas. Dans le périmètre de ce vaste horizon, on découvre jusqu'à trente et un clochers. L'emplacement n'était-il pas bien choisi pour y arborer l'emblème de notre rédemption ? Voici comment il fut procédé à son érection.

La population de Pontchâteau, qui a conservé si vivaces toutes les traditions relatives au passage du grand missionnaire, était dès ce temps-là bien disposée à entendre la parole de Dieu. D'un jour à l'autre, son envoyé sentait les progrès de la grâce dans ces âmes simples ; et, plein de gratitude envers la Providence qui rendait ce peuple si docile à sa voix, il pensa que l'heure était venue de réaliser un projet par lui caressé depuis longtemps d'élever un calvaire monumental en l'honneur du divin Crucifié.

Un jour donc, après le sermon, il exposa son pieux dessein aux prêtres et aux fidèles ; l'idée fut accueillie avec un tel enthousiasme qu'un groupe de travailleurs se constitua aussitôt, et que le Bienheureux, à leur tête, alla donner le premier coup de pelle. L'endroit choisi n'était pas cependant celui qui devait être adopté définitivement. Il était trop loin de Pontchâteau, jusqu'auprès de la chapelle Sainte-Reine, et ne dominait pas tout le pays, comme la lande de la Madeleine. Au bout de deux ou trois jours de travail, en effet, le Bienheureux éprouva quelque hésitation sur le choix de l'emplacement. Il pria toute la nuit ; puis il réunit à la chapelle ses travailleurs, venus dès le matin, et les fit prier. A la sortie de la chapelle, ils étaient tous là groupés autour du bon Père, attendant ses ordres. Soudain, sur le monticule déjà formé par les travaux de la veille et de l'avant-veille, apparaissent deux blanches colombes. On les voit un instant becqueter cette terre fraîchement remuée, ou plutôt en remplir leur bec et s'envoler à tire-d'aile ; mais c'est pour reparaitre bientôt sur le monticule, remplir de nouveau leur bec et s'envoler dans la même direction une deuxième,

une troisième, une quatrième, une dixième fois. Cependant on a suivi attentivement le vol des colombes mystérieuses. Bientôt on a pu remarquer que chaque fois elles s'arrêtent au point le plus élevé de la lande de la Madeleine, non loin de la lisière de la forêt ; et là on constate, pour employer l'expression des pieux travailleurs, « toute une huchée de terre » récemment déposée sur la lande desséchée. Montfort ne doute plus. Ce jour-là même, il trace trois grands cercles concentriques, l'un de 400, le deuxième de 500, le troisième de 600 mètres. Le premier marque la base de la montagne artificielle qu'il projette d'élever. Entre le deuxième et le troisième, on va creuser un vaste fossé, et toute la terre qui en sera extraite formera la montagne elle-même : plan aussi simple que grandiose.

A partir de ce moment, les ouvriers volontaires affluent autour du Père de Montfort. Dans ce chantier d'un nouveau genre régnaient un ordre admirable et un religieux silence ; on n'entendait que le bruit de la pelle et de la pioche ou le roulement des charrettes ; et quand le labeur était suspendu, c'était pour réciter le rosaire ou chanter des cantiques. Parmi tous ceux qu'a laissés le P. de Montfort en l'honneur de la Croix, beaucoup ont été composés à Pontchâteau. Ainsi soutenus par des pensées surnaturelles, les travailleurs avançaient rapidement. Mais il s'agissait de nourrir tout ce monde. Plusieurs sans doute apportaient leurs provisions ; mais le calvaire était le rendez-vous de tous les infirmes et de tous les pauvres de la région, qui, au milieu des rigueurs de l'hiver, escomptaient pour les faire vivre la charité des pèlerins et les ressources mystérieuses du célèbre missionnaire. Celui-ci se fit mendiant pour subvenir à tant de besoins ; et quoi qu'on puisse penser des légendes pieusement conservées dans le pays, sur l'accroissement miraculeux des provisions dans les greniers de ceux qui lui avaient fait l'aumône, ce qui est certain, c'est que, à Pontchâteau comme ailleurs, la Providence à laquelle se confiait aveuglément le P. de Montfort ne le laissa jamais manquer de rien.

Encouragé par le zèle de cette foule enthousiaste qui ne marchandait ni son temps ni sa peine, il conçut le projet d'élever là un monument qui serait un poème grandiose en l'honneur de la Croix. Son intention était de reproduire autant que possible, sur le sommet de ce plateau, l'image du vrai Calvaire et de la voie douloureuse, avec les croix des deux larrons, et, aux

pieds du Christ une statue de la Mère des Douleurs, de saint Jean-l'Évangéliste, et de sainte Marie-Madeleine.

Pour exécuter ce travail de géants, il fallait remuer 282.530 pieds cubes de terre glaise ou de pierre de taille; et, pour transporter cette masse, on ne se servait, au moins au début, que de paniers ou de hottes. Plus tard, de petites charrettes à bœufs furent utilisées. Pendant quinze mois, la population de Pontchâteau s'attela à cette besogne. Chaque jour, ils étaient de deux à quatre cents travailleurs qui arrivaient dès le matin, apportant leur nourriture et leurs outils, parfois amenant leurs paires de bœufs; et tout ce monde, jeunes et vieux, hommes et femmes, travaillait sans toucher le moindre salaire. La seule récompense de ces terrassiers volontaires — et ils l'estimaient d'un haut prix — était d'être autorisés le soir à contempler, à la lumière d'une lampe ou d'une chandelle, la physionomie du Christ qui devait un jour couronner le sommet de leur œuvre, et qui reposait, en attendant, dans une petite grotte, avec les statues de la sainte Vierge, de saint Jean et de sainte Madeleine.

Cependant le bruit du gigantesque travail entrepris à Pontchâteau se répandait dans tout l'ouest de la France, et de là dans toute l'Europe chrétienne. Chaque province envoya des travailleurs et des pèlerins; il en vint même d'Espagne et des Flandres; et c'était plaisir de contempler, confondues dans l'ardeur du travail, toutes les classes de la société. On vit de grandes dames descendre de leur carrosse pour porter la hotte de terre; des gentilshommes et des bourgeois, des prêtres même ne croyaient pas s'abaisser en contribuant non seulement de leurs aumônes, mais de leurs bras, à élever un monument en l'honneur de leur commun Sauveur.

Voyant ses travailleurs si bien en train et le pain de ses pauvres assuré, le serviteur de Dieu estima qu'il pouvait s'éloigner un peu pour aller porter la bonne parole à d'autres âmes. Il se mit donc à rayonner dans les paroisses environnantes, revenant de temps à autre surveiller son chantier.

Cependant l'immense entreprise touchait à son terme. Le sommet du Calvaire dominait de 60 pieds le point culminant de la montagne artificielle; le grand Christ regardait vers l'Orient, entre les croix des deux larrons; à ses pieds se dressaient les trois statues de sa sainte Mère, de saint Jean-l'Évangéliste et de sainte Madeleine. Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre 1709) avait été choisi par l'évêque de Nantes pour la bénédiction solennelle. Tout était prêt pour la céré-

monie; quatre prédicateurs devaient, aux quatre coins de l'horizon, adresser la parole au peuple qui se pressait autour du monument au nombre de 30.000 âmes environ. La famille du missionnaire était venue de Rennes pour la circonstance. L'allégresse était dans tous les cœurs, lorsque tout à coup, la veille de la cérémonie, vers 4 heures du soir, arrive de Nantes un prêtre avec un pli cacheté qu'il remet au serviteur de Dieu: c'était la défense de l'évêque de procéder à la bénédiction du Calvaire. On peut mesurer à la peine qu'avait coûtée l'œuvre la consternation de toute cette foule à l'annonce d'une semblable nouvelle. Vite le Bienheureux part pour Nantes, franchit pendant la nuit les quinze lieues qui séparent Pontchâteau de cette ville, et court se jeter aux pieds de l'évêque pour le prier de rapporter son inexplicable décision. Monseigneur fut inflexible. Qu'on juge du désappointement de cette foule quand on sut que l'évêque avait persisté dans sa décision! Quant à celui qui avait conçu et exécuté ce plan grandiose qu'on venait essayer de discréditer, il n'avait jamais été plus calme...

Cependant à propos de Pontchâteau, il n'avait pas encore épuisé la coupe des humiliations et des désappointements. Un ordre du Roi arriva, d'après lequel le Calvaire édifié à tant de frais devait être démoli. Une haute influence, toute dévouée à la cause janséniste, avait en effet persuadé au gouverneur de Bretagne, M. de Châteaurenaud, que les missionnaires de Pontchâteau étaient en train de soulever les masses populaires, et, sous prétexte de dévotion, de profiter de leur dangereux ascendant pour faire élever une forteresse, avec fossés et passages souterrains; cette entreprise constituerait un vrai danger en temps de guerre et ferait en temps de paix, pour les voleurs, un repaire inexpugnable. Le gouverneur militaire, M. de Lespinnasse, reçut donc l'ordre de combler les tranchées et de remettre le terrain dans son état primitif. Cinq cents paysans furent réquisitionnés pour accomplir, sous la surveillance d'une compagnie de soldats, cette honteuse besogne. A l'annonce de cette décision, tous ces braves gens fondant en larmes, se jettent à genoux et, pendant deux jours, refusent de détruire leur œuvre. N'était-ce point d'ailleurs une impiété sacrilège qu'on leur demandait là? L'officier qui commandait la troupe, spéculant sur leur foi violente, s'avisait de les menacer de faire scier la grande croix. Alors, dans la crainte que leur Christ ne fût brisé par la chute, on vit un groupe de ces paysans le descendre de la Croix avec les précautions infinies que durent prendre

jadis Joseph d'Arimatee et Nicodème pour recevoir le Sauveur lui-même dans leurs bras. La foule, pendant ce temps-là, était à genoux et priait ; l'officier lui-même, nouveau centurion, ne pouvait cacher son émotion. Ce fut seulement quand le Christ et les autres statues eurent été pieusement déposées en lieu sûr que les habitants consentirent, la mort dans l'âme, à démolir ce qu'ils avaient édifié avec tant d'entrain. Le travail dura des mois et des mois ; car, suivant l'expression des écrivains contemporains, ceux qui avaient eu des bras de fer pour construire n'avaient plus que des bras de laine pour démolir.

Ce fut la veille de son entrée en retraite que le serviteur de Dieu apprit l'ordre du Roi qui devait consommer la ruine de ses espérances. A cette nouvelle, il tomba à genoux et dit : « Dieu soit béni. Je n'ai jamais songé à ma propre gloire mais à la sienne. J'espère qu'il me recevra avec la même récompense que si j'avais réussi. »

« Ce doit être un grand saint ou un hypocrite fieffé », déclara l'évêque à M. Barin, quand il connut cette façon héroïque d'accueillir la lettre de cachet qui ordonnait la destruction de son œuvre. Nous savons aujourd'hui que le P. de Montfort n'était pas un hypocrite.

« *Le bienheureux GRIGNION de MONTFORT.* »

Collection « *Les Saints* ». LECOFFRE. Paris 1917, Chap. V, § II.

X. — LE SCULPTEUR DE MADONES

par

Maurice LAURENTIN

Dans le groupe de missionnaires qui arrivait en paroisse nantaise ou rochelaise autour du P. de Montfort, ne se trouvaient pas seulement des prêtres et des frères, mais aussi des hommes de métier : « un sculpteur et un peintre qu'il dirigeait dans ses entreprises, pour l'ornementation des églises, de ses chapelles et de ses calvaires ». Grandet avait même ajouté à Quéraud une intention moralisatrice, dont s'indignèrent les fervents du primitif et de l'original : « Il menait toujours avec lui, dans ses missions, un peintre et un sculpteur, pour couvrir ou reformer les tableaux et les statues des saints qui étaient indécentes ou mal faites ».

Il semble bien que le missionnaire ait mis la main à l'œuvre, quand il en trouvait le temps, par goût des arts plastiques et surtout par amour pour Notre-Dame. Nombre de paroisses ou de sanctuaires prétendent à l'honneur de posséder une Vierge du P. de Montfort : Saint-Laurent-sur-Sèvre, la Séguinière, Saint-Amand, Roussay, Montfort, Montbernage, etc...

La question a tenté un écrivain régionaliste, Maurice Laurentin, architecte ; son étude se limite aux Vierges du rayon de Cholet. Et voici sa conclusion :

... Peut-on conclure que le Bienheureux L. M. de Montfort, peintre et sculpteur, est l'auteur des œuvres d'art que la tradition lui attribue ? Quelle que soit la réponse,.... ces Vierges que la Vendée vénère, conserveront leur valeur de relique, car il est établi... que le Bienheureux inspira leur composition et

dirigea tout au moins la main qui les sculpta, qu'il les donna et les bénit. La statuette de la Sagesse, qu'il avait déjà au Séminaire, échappe à la critique. Pour les autres, les textes n'apportent aucune objection irréfutable à la croyance populaire qui veut que le Bienheureux les ait sculptées lui-même, mais ils n'ajoutent à leur confiance aucun fondement scripturaire décisif. La critique rencontre ici un problème presque insoluble que des documents nouveaux permettront peut-être de reprendre un jour. Jusque là, les partisans de l'authenticité diront, en renvoyant Quérard à son propre texte : « que la tradition est souvent plus exacte, plus complète et plus fidèle que les mémoires des chroniqueurs. »

Et lorsqu'on revient une dernière fois regarder nos statues de Saint-Laurent, de La Séguinière et de Saint-Amand, l'examen et la comparaison sont tout en faveur de la tradition. Elles sont un peu maladroitement et n'ont, évidemment, pas été exécutées par un professionnel, mais par un amateur qui avait devant les yeux une belle statue dont il copiait le mouvement. Elles trahissent les ignorances et les hésitations d'un sculpteur bien doué, mais sans grande expérience, qui n'a jamais approfondi les lois de l'anatomie et les règles du modelage. Mais elles ne sont pas sans art ; elles ont le charme du sentiment pieux qui les inspira. « On sent que le Bienheureux a dû faire ses statues comme Fra Angelico peignait ses tableaux, à genoux, après une fervente oraison. » (Cahier de la cure de Saint-Amand, sans date.) Elles possèdent cette qualité essentielle de l'œuvre sacrée que Paul Donœur appelle la chasteté. Elles ne retiennent les regards ni sur leur beauté, ni sur leur valeur. Elles n'émeuvent pas en nous l'amateur ou le dilettante, mais le croyant. Saint Jean de la Croix, qui se détournait des « belles images », aurait prié devant celles-là. Et le peuple, chez nous, les aime. Depuis plus de deux siècles, on porte devant elles les petits enfants pour qu'ils y essaient leurs premiers pas.

Tant de supplications exaucées justifient cette simplicité confiante ! Les Vierges du Père de Montfort sont d'abord des centres de prières. La reconnaissance des pèlerins salue en elles « Notre-Dame de toutes grâces ».

Devant ces reliques, le chrétien comprend l'âme du Bienheureux et le secret de son inspiration. L'œuvre d'art était pour lui un moyen d'action, le signe durable de sa doctrine spirituelle et l'instrument d'une réforme intérieure.

L'ardent serviteur de Marie, au cours de ses missions, récompensait les fidèles qui acceptaient de se consacrer à la Sainte Vierge en leur présentant sa petite statue de buis pour qu'ils y posent leurs lèvres. Voici le premier texte de cette consécration qui contient en germe le *Traité de la Vraie Dévotion* :

« Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie. »

« *Le Bienheureux PERE DE MONTFORT, statuaire.* »

L. J. BRON, éditeur, Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), France, p. 29-31.

XI. — LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE

par

Mgr TROCHU

Le sujet devrait tenter un essayiste. Il ferait voir le P. de Montfort non seulement en chaire, mais aussi au confessionnal ; non seulement en mission paroissiale, mais aussi en retraite de communauté et de séminaire ; non seulement au milieu de la foule, mais aussi dans le tête-à-tête. Nombreuses sont les communautés où il a donné sermons ou retraites — c'était comme son repos après les grandes missions — et les âmes d'élite qui ont eu recours à sa direction ou à ses conseils, dans les cloîtres ou dans le monde.

On aboutirait, je crois, à cette conclusion, en deux parties. Il fut pitié, miséricorde, mansuétude pour les pécheurs : il déclarait préférer s'exposer au purgatoire par excès d'indulgence... Mais il fut un terrible directeur, à la manière de ses maîtres de Saint-Sulpice, pour les âmes de sa taille, une Mère Marie-Louise de Jésus, la première supérieure des Filles de la Sagesse, une Bienheureuse Jeanne Delanoue, fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne de la Providence de Saumur.

On s'en rendra compte à la solution du cas de conscience qu'il apporta aux origines de cette congrégation. Il y fallait l'humilité de la fondatrice pour ne pas se cabrer. Un de nos meilleurs hagiographes contemporains, Mgr Trochu, l'historien universellement connu du curé d'Ars et de saint François de Sales, décrit cette scène qui ne manque pas d'un certain pathétique.

**

Une autre bénédiction de l'an de grâce 1706 fut pour Sœur Jeanne Delanoue la visite d'un illustre serviteur de Dieu. Il y avait longtemps déjà que la bonne Françoise Souchet lui donnait

cette assurance : « Un jour, un grand personnage de mon pays viendra et vous donnera un bon règlement pour votre *Providence...* »

En la voyant vivre si austèrement, et sans doute prises de la peur qu'elle ne les engageât dans une voie par trop crucifiante pour la nature, ses compagnes de dévouement avaient senti un doute les envahir : cette personne à laquelle elles avaient engagé leur foi n'était-elle pas le jouet d'une illusion ?... de quelles inspirations, d'en haut ou d'en bas, provenaient ses mortifications effrayantes ?

Envoyées aux provisions, les jeunes Sœurs trouvèrent moyen, à l'insu de Sœur Jeanne, d'avoir un entretien avec Messire Grignon de Montfort.

Elles commencèrent par solliciter des conseils pour leur vie intérieure. Puis, dévoilant leurs inquiétudes, elles contèrent à ce prêtre, si mortifié lui-même, de quelle façon impitoyable Jeanne Delanoue matait la nature : ces jeûnes continuels, ces nuits accablantes passées en de longues prières ou d'un chevet à l'autre, ce trop court sommeil enfin pris sur une chaise, la tête ballante contre le mur...

Le saint homme écoutait en silence, sans rien, dans les traits ou le geste, qui indiquât ni approbation ni défaveur.

« Je prierai et je réfléchirai sur ce que vous venez de me dire », conclut-il en reconduisant ses visiteuses au seuil de la maison où il recevait l'hospitalité.

Or Jeanne Delanoue avait eu, comme elles, la pensée de consulter Messire Louis Grignon. Il lui fit accueil, sans aucune allusion à la démarche de ses compagnes, et la laissa lui exposer, en toute simplicité, sa vocation au service des pauvres, ses aspirations à la vie parfaite, ses épreuves, ses pénitences.

« Mon Père, continua-t-elle, suis-je bien dans la voie que Notre Seigneur a voulu pour moi ?

— Veuillez, ma Sœur, me donner le temps de la prière et de la réflexion.

— Nous vous attendons chez nous, mon Père », se permit d'AVANCER Jeanne en souriant.

Et le saint de répondre : « J'irai demain matin, avant ma messe à Notre-Dame. »

Fidèle à sa promesse, il vint donc, en cette matinée de septembre 1706, visiter le logis de la Fontaine.

Il arrive, le visage empreint de sa sérénité ordinaire, dit un mot aux petites orphelines pour les engager à bien aimer

l'Enfant Jésus et sa sainte Mère, un mot aux bonnes vieilles pour les encourager à bien accepter leurs souffrances. A toutes il fit baiser son crucifix d'ivoire ; puis, sur l'invitation de Jeanne, il passa dans la salle de communauté où se rangèrent, autour de la fondatrice, ses Filles et la plus dévouée bienfaitrice de la maison, Mlle Marthe Rousseau, très désireuse d'entendre le Père de Montfort...

Au lieu de répondre aux doutes que lui avaient soumis quelques jours auparavant les jeunes religieuses, le Père de Montfort n'eut pas même un mot pour elles. Il fixa sur Jeanne, debout devant lui, immobile, un regard d'une sévérité effrayante. Cependant, il gardait le silence. Les compagnes de la fondatrice et Marthe Rousseau se prirent à trembler. Que se passait-il ?

« Vous, s'écria soudain l'homme de Dieu, vous allez trop loin dans vos pénitences et dans vos austérités. Vous vous trompez en agissant comme vous faites. Vous ne devez pas tenir un régime de vie autre que celui de vos filles ; vous devez manger comme elles. Vos jeûnes sont condamnables ; vous devez les abandonner. Vous vous trompez en croyant que c'est l'esprit de Dieu qui vous inspire en cela... Non, c'est l'orgueil qui vous aveugle ! »

Jeanne, seulement plus pâle, baissait les yeux. L'assistance était atterrée : eh ! quoi, un saint parlait ainsi à leur Mère ! Il poursuivit, impitoyable :

« J'ai connu une personne qui pendant plusieurs années s'est livrée à l'illusion, trompant tout le monde par ses apparences de belle dévotion. Je voyais bien qu'en elle c'était misérable duperie. Mais il semblait impossible de prendre en défaut une vertu si feinte qu'accréditaient encore des pratiques vraiment surprenantes, comme de s'entailler les genoux avec un rasoir et de se tenir ensuite des trois et quatre heures à genoux. Cependant le Seigneur me faisait connaître que cette misérable jouait un jeu. Je ne savais plus comment m'y prendre pour la convaincre de fausseté, quand elle se trahit elle-même en consentant au péché. Eh bien, ma Sœur, je crains que, pareille à cette fausse dévote, vous ne vous trompiez aussi, ou ne vouliez tromper les autres. »

Stupéfaite, accablée, Jeanne se taisait. Son attitude humble, son calme apparent adoucirent toutefois le terrible missionnaire. Sans doute n'avait-il voulu que sonder le fond de cette âme ; peut-être trembla-t-il d'être allé trop loin.

« Je vais offrir à présent le Saint Sacrifice, conclut-il. Ce sera

à votre intention. Vous y assisterez et y communiez. J'espère que le Bon Dieu me donnera les lumières nécessaires pour juger pertinemment de votre état. Venez donc me trouver après pour avoir mon avis définitif. »

Il l'avait donc jugée tout à l'heure sans avoir les lumières nécessaires !... Il lui permettait donc de communier, malgré une accusation d'orgueil et le soupçon d'hypocrisie !... Mais Sœur Jeanne Delanoue ne s'arrêta pas à ces pensées. Une grande souffrance lui poignait le cœur : les filles continueraient-elles d'avoir confiance dans leur Mère ? Elles s'éloigneraient, ce serait la fin de l'hôpital. D'ailleurs, Mlle Marthe Rousseau, qui avait tout entendu, ne consentirait plus à acquitter un loyer si lourd : alors, mon Dieu, les petites retourneraient errer dans les rues, sur les chemins, perdre leur âme, et les vieilles, mises à la porte, mourraient de chagrin et de misère !...

Jeanne pleurait en se rendant pour la messe à Notre-Dame des Ardilliers, et ses Filles, la laissant aller seule, marchaient un peu en arrière, silencieuses et tristes.

Un peu de sérénité lui revint au pied des saints autels : si elle s'était illusionnée et avait outré ses pénitences, oui, elle ne s'adonnerait qu'aux mortifications communes. Et pendant la messe, elle n'eut guère d'autre prière que celle-ci : « Mon Dieu, faites connaître à votre serviteur, si je me trompe ou si c'est le diable... Toutes mes intentions sont pourtant de vous plaire, à vous seul, ô mon Dieu ! » Elle avait encore aux lèvres cette supplication lorsqu'elle s'avança vers la sainte table.

L'action de grâces achevée, le Père de Montfort revint au logis de la Fontaine.

Instinctivement, toutes l'observaient pour lire dans ses yeux l'arrêt de Sœur Jeanne, leur arrêt, l'avenir heureux ou malheureux de leur maison de PROVIDENCE. L'homme de Dieu souriait.

La soumission totale de Jeanne à sa décision, preuve indéniable de son humilité foncière, l'avait-elle éclairé sur l'esprit qui la dirigeait, ou bien avait-il reçu de Dieu, pendant sa messe, une illumination directe ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, il parla de tout autre manière. « Ma Sœur, déclara-t-il, vous pouvez continuer à vivre comme vous avez commencé. Oui, c'est bien l'esprit de Dieu qui vous anime, lui qui vous porte à cette vie pénitente. Soyez donc sans crainte désormais, et suivez vos inspirations. »

Il n'en dit guère davantage. Sa sentence répondait aux

angoisses de Jeanne et de ses Filles. En silence, elles se pressèrent autour de leur Mère. Celle-ci avait compris. Le saint prêtre parti après les avoir bénies avec effusion, toutes ensemble elles retournèrent à Notre-Dame pour un vibrant merci. Jeanne avait senti toute perplexité l'abandonner au sujet de sa voie. Elle avait conquis la paix.

« *La Vénérable Jeanne DELANOUE* », *Fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne de la Providence de Saumur.*

LIBRAIRIE CATHOLIQUE E. VITTE, Lyon 1938, p. 95-104.

XII. — L'ÂME DE SON APOSTOLAT

par

Mgr FREPPEL

Evêque d'Angers

Les talents naturels d'un Montfort et ses activités d'une ingéniosité jamais à court, ne doivent pas faire oublier que les âmes s'achètent à un autre prix. Lui-même en faisait la confiance. Dans son panégyrique du Bienheureux, aux fêtes de la béatification, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en 1888, Mgr Freppel, évêque d'Angers, soulignait cette vérité, si bien mise en lumière depuis par Dom Chautard, dans « L'âme de tout apostolat ».

**

Partout son succès est le même ; les peuples le suivent en quelque lieu qu'il porte ses pas ; lorsqu'il prêche la pénitence, les sanglots de son auditoire couvrent sa voix ; et ce n'est pas seulement du haut des chaires qu'il subjugué les âmes : rues, places publiques, ponts de bateau, assemblées mondaines, tout endroit lui est bon pour y faire entendre la parole de Dieu ; et dans l'ardeur de son zèle, il en jettera des éclats jusqu'en des lieux où la sainteté seule peut se faire pardonner ces sublimes hardiesses. Ah ! dites-moi, depuis les jours de saint Antoine de Padoue et de saint Vincent Ferrier, le monde avait-il assisté à de pareils triomphes de paroles ?

Et d'où venait à cet homme un tel ascendant sur les âmes ? Oui, sans doute, Grignon de Montfort était merveilleusement doué pour la parole comme pour l'action. Théologien, orateur, poète, artiste, il était tout cela, et au plus haut degré ; mais rien de tout cela ne suffisait pour expliquer comment il était devenu

dans les mains de Dieu un instrument capable d'opérer de si grandes choses. Et quand je cherche le secret de cette puissance, je ne m'arrête pas aux qualités d'une âme pourtant riche, si pleine d'intelligence et d'énergie ; je m'éloigne de cette scène du monde où le talent et la vertu éclatent au grand jour ; je suis l'homme de Dieu dans les lieux de retraite qu'il s'est choisis, dans la solitude de Saint-Lazare, dans l'ermitage de Saint-Eloi, dans la grotte de Mervent. C'est là que je le vois préluder à l'apostolat par d'effrayantes austérités, se déchirant les chairs à coups de discipline, le corps chargé d'un cilice et d'une chaîne de fer, pour anéantir en lui tout ce qui est purement terrestre et humain. C'est là que je le vois, seul à seul avec Dieu, puiser dans l'oraison des lumières d'où sortira ce « *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* », l'une des pages les plus admirables qui aient été écrites depuis saint Bernard ; et cette « *lettre-circulaire aux amis de la Croix* », chef-d'œuvre d'éloquence que l'on tenterait vainement de surpasser ; et tant d'autres écrits qui sont comme la substance et la moelle des prédications du Père de Montfort. Ainsi se forment les saints ; ainsi se préparent les grands apôtres.

« *L'Univers* », 8 juin 1888.

XIII. — LA GROTTTE DU PERE DE MONTFORT

par

Georges RIGAULT

« *J'ai un faible pour les pèlerinages... Pouvais-je, passant par Fontenay-le-Comte, en Vendée, négliger de visiter la grotte du Père Montfort, dans la forêt de Vouvant ?... La grotte du Père Montfort est un lieu austère de retraite, et la fantaisie la plus désordonnée ne saurait concevoir qu'elle devînt jamais un lieu de tentation. Mais la promenade que l'on fait pour y arriver est si charmante que ce doit être un péché...* »

La page d'Abel Hermant (Figaro 21-9-30) ne manque pas d'esprit ni de justes notations. Mais on devine que « son faible pour les pèlerinages » est d'une autre espèce que celui du Père de Montfort. Elle témoigne du moins de la célébrité de la « Roche-aux-Faons » en forêt de Vouvant, devenue « la grotte du P. de Montfort » depuis qu'il l'élut pour faire retraite. L'ermitte qui sommeillait en lui, comme chez tous les saints, aimait ces thébaïdes de silence : Saint-Lazare, la Roche-aux-Faons, Saint-Eloi, pour s'y plonger aux sources vives de l'oraison, où Mgr Freppel montrait qu'il alimentait son âme.

Abel Hermant raconte la grotte du Père de Montfort d'aujourd'hui ; Georges Rigault, l'historien de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, celle que chanta et sanctifia le saint missionnaire.

**

En la forêt de Vouvant, son austère présence se mêle aux enchantements de la nature et des fées...

Son amour de la nature, de même que son ardeur apostolique, y avait eu satisfaction. En des heures de loisir, il s'était enfoncé dans la forêt. Qui voit, des hauteurs du village, le déroulement indéfini, les vagues sombres de cette forêt de Vouvant, ne résiste pas à son appel. C'est aujourd'hui un immense parc aux belles routes, sinueuses et grimpantes. Et cependant ses futaies, ses

ravins, ses clairières n'ont pas perdu leur charme mystérieux. Le silence du matin, traversé de quelque chant d'oiseau, y est un bonheur qui fait comprendre l'éternité.

Le saint y rêva d'une solitude plus complète que celle de son ancien prieuré de Saint-Lazare. Dépassant le rocher nommé Pierre-Brune, il parvint dans une prairie que borde la Mère. A cet endroit, la forêt se déploie en grandiose amphithéâtre. La prairie en est le parterre, que clôt, devant la rivière, le rideau des peupliers et des frênes. Mais, aussitôt après, la terre et la roche se relèvent en muraille. Les chênes, les marronniers s'y agrippent; presque au sommet, on aperçoit l'entrée d'une grotte, qu'un sentier escarpé permet d'atteindre. C'est la « Roche-aux-Faons ». La grotte est peu profonde: elle mesure « un circuit de deux toises ». Une source très limpide s'écoule à quelque distance. Idéal refuge pour un anachorète! Séduisante et apaisante nature!

Voici des bois et des coteaux
Une fontaine et des ruisseaux,
Une grotte loin des hameaux,

écrit Montfort dont les descriptions poétiques ont au moins le mérite de la simplicité et de l'exactitude. Ce ravissement que lui cause la forêt nous le découvre dans les profondeurs de son être: en accord avec la création innocente, au supplice quand il doit subir le contact d'une civilisation pécheresse.

Laisse-moi, monde,
Qui trouble et qui gronde,
Laisse-moi, monde, vivre en repos.

Précurseur des romantiques? Jean-Jacques sans tâche? Oui, dans la mesure où le romantisme nous libère des hypocrisies sociales, des plaisirs factices. Compatriote de Chateaubriand, cousin de Lamennais. Bien mieux, homme de la nature purifiée, âme de lumière et de grâce, âme vierge. La lignée à laquelle il appartient est celle des Prophètes d'Israël, des Pères du désert. Et il vit en 1715! Et il va mourir au début de la Régence! Et tout le XVIII^e siècle, sceptique, raffiné, libertin, est derrière lui! Mais le message dont il est chargé passe par-dessus la tête des philosophes.

Rien de sensuel dans son tête-à-tête avec la forêt. Rien qui soit suspect de panthéisme. Il goûte vivement — c'est bien sûr — la beauté des choses. Il entend leur langage, mais comme l'humble leçon des créatures inférieures, capables d'instruire

l'homme parce qu'elles obéissent à Dieu. Nous pouvons trouver assez pauvre son vocabulaire de poète: c'est celui de son époque, un bon instrument pour l'analyse psychologique, un faible pinceau pour la description du monde extérieur.

Et Montfort, pour être compris de ses paysans se fait une loi de bannir de ses vers toute recherche d'expression:

On n'entend dans ces lieux champêtres
Aucuns discours mensongers,
Les bois et les rochers
Y sont de saints et savants maîtres.

Les rochers prêchent la constance,
Les bois la fécondité,
Les eaux la pureté
Et les oiseaux la diligence.

Quand je vois verdier le bocage,
Ma ferveur reprend essor;
Je médite la mort
Quand j'en vois tomber le feuillage.

C'est banal et plat, pour nous qui avons écouté des lyres autrement puissantes. Mais oublions la musique de Lamartine et de Victor-Hugo. Disons-nous que les sons grêles de ce clavier expriment toute la sincérité d'une âme.

Il fallait être sincère, beaucoup plus qu'Olympio, pour vivre en ermite dans la forêt de Vouvant. Montfort, quand il se propose d'y faire de longues retraites, montre à quelle hauteur de contemplation il peut s'élever. Une conscience qui, dans une solitude sylvestre, se met en face d'elle-même et de Dieu, est déjà merveilleusement pure, étonnamment forte.

Montfort avait établi son projet avec sa netteté coutumière. Il demanda aux braves gens des environs de dégager un peu l'accès de la grotte, d'y apporter « un lit, une table, un escabeau, un chandelier », le mobilier dont se contentait Isaïe. L'eau de la source, recueillie dans un bassin, suffirait à le désaltérer. Le pain lui serait fourni par la charité publique.

Quelques travaux complémentaires lui parurent ensuite indispensables. Le vent du nord soufflait dans l'ermite. Les ouvriers bénévoles du Père se mirent en devoir de bâtir un petit mur de protection, au moyen des pierres extraites du rocher. Une voie fut ouverte, depuis le chemin de Fontenay jusqu'à Pierre-Brune. Evidemment, le missionnaire subsistant chez l'ermite, ainsi qu'autrefois à Saint-Lazare, la foule anxieuse de vérité et de pardon ne devait pas être écartée du désert. Quels auditoires se presseraient aux bords de la rivière! Et

quelle tribune que le roc surplombant la prairie ! On érigerait une croix, on construisait une chapelle.

Comme à Pontchâteau, comme à Sallertaine, le saint des âges primitifs avait compté sans l'administration. Il avait bien obtenu l'approbation de Mgr de la Rochelle et il avait « informé de son dessein » M. Fagon, grand maître des eaux et forêts. Mais il n'avait pas été régulièrement autorisé à s'installer sur le domaine royal, à en modifier la consistance, à extraire de la pierre, à enlever des souches d'arbres. Le 28 octobre 1715, Charles Moriceau, « écuyer, seigneur de Cheusse, conseiller du roi et sénéchal civil et criminel au siège royal et sénéchaussée de Fontenay-le-Comte, subdélégué et maître particulier, alternatif et mi-triennal, de la maîtrise des eaux et des forêts dudit Fontenay » — « requis par Maître Jean Delahaye, procureur du roi de ladite maîtrise » — vint constater « l'usurpation » et en dresser procès-verbal. Il interdit d'achever le mur, « du moins jusqu'à ce que le sieur de Montfort eût obtenu concession de Sa Majesté ». A vrai dire, il n'y eut pas là de brimade; le fonctionnaire remplit son devoir, tout en rendant parfaite justice aux intentions et au caractère de l'ermite. Et puisque Montfort était *persona grata* auprès de l'évêque, l'affaire se fût probablement arrangée à l'amiable, sinon sans quelques délais; mais d'octobre à décembre 1715, le missionnaire s'éloigna pour prêcher à Vouvant, à Saint-Pompain, à Villiers-en-Plaine. Et il allait mourir au cours de l'année suivante. La grotte où, somme toute, il ne séjourna guère, resta un lieu de dévotion pour ses fidèles. Nommons-la son troisième « lieu saint » : moins accessible et moins connu que le Calvaire de Pontchâteau ; moins vénérable que la tombe de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Un peu déshonoré par des détails vulgaires: des bancs de guinguette en demi-cercle, une grille, des fleurs en papier, une pauvre statuette au médus droit mutilé, les poignets chargés de cha-pelets, la tête coiffée d'un bonnet carré en étoffe; au-dessus de la roche, une autre effigie, couverte de *graffiti*. Très humble reliquaire sans reliques: bien émouvant toutefois dans sa nudité, sa pénombre; l'âme du Bienheureux ne l'a pas fui. Elle conseille au pèlerin de s'agenouiller, d'écouter en lui le murmure des pensées graves, tandis qu'au dehors les chants et les parfums de la forêt s'exhalent au soleil.

« Le Bienheureux Louis-Marie de MONTFORT. »

Editions PUBLIROC, 53, rue Thiers, Marseille, 1920, p. 117-121.

XIV. — L'HOMME DE FOI ET D'ORAISON

par

P. de CLORIVIERE S.-J.

De la « Vie du P. de Montfort » par le P. P. de Clorivière S.J., on a redit le mot de saint Thomas sur la « Vie de saint François » par saint Bonaventure : « C'est un saint qui écrit la vie d'un autre saint ».

Il y a entre Montfort et Clorivière d'autres traits de parenté: tous deux Bretons; l'un et l'autre, vocations de Marie et portant toujours sur eux la statuette de la Vierge; Clorivière, comme Montfort, voué temporairement aux Ermites du Mont-Valérien et aux missions de Haute Bretagne; deux prêtres également anti-jansénistes déclarés: « C'est ce fou de Montfort », disaient les maquignons de Challans, ce « vieux fou » de Clorivière, disaient les geôliers du Temple. Ils son frères avant tout de sainteté.

A la vieille mode, Clorivière a récapitulé en fin de sa biographie les vertus de son héros: sa foi, son espérance, son abandon à la Providence, sa charité, sa piété, etc. Il est particulièrement désigné pour nous peindre l'homme de foi et d'oraison, qui furent aussi ses dominantes.

**

« Sa foi... était à ce degré sublime qui fait des miracles; lumineuse, elle répandait dans son entendement les plus vives lumières, ce qui faisait qu'il parlait, soit dans la chaire, soit hors de la chaire, d'une manière si vive, si pénétrante, si sublime, de tous les mystères de la foi; forte et efficace, elle dirigeait

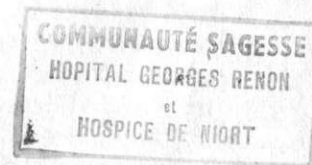
tous ses pas et le remplissait de courage pour entreprendre pour Dieu les choses les plus difficiles. Plein des grands objets de la foi, dont il s'occupait sans cesse, il ne voyait rien qu'à la lumière de son flambeau. Il ne parlait que son langage, il n'estimait, il n'aimait que ce qu'elle apprend à estimer et à aimer. Ce que les hommes appellent des biens, il les appelait des maux; ce qu'au contraire ils ont coutume de fuir et de rejeter avec horreur, les croix, les opprobes, les humiliations, il les désirait avec une espèce de passion. Quoiqu'il sut rendre aux Grands de la terre, l'honneur et le respect que tous doivent à leur rang, c'était uniquement par une vue de foi qu'il le faisait; et comme cette même foi lui découvrait d'un côté les périls et les dangers de la grandeur et les anathèmes souvent lancés dans l'Évangile sur les Grands et les riches du monde; et de l'autre, le bonheur et les véritables trésors de la pauvreté, et les béatitudes promises aux Pauvres de Jésus-Christ, il donnait en tout la préférence aux derniers, et ses délices étaient de se trouver parmi eux, et de vivre comme eux. En un mot, il ne vivait que de cette vie, que l'Apôtre dit être propre du juste; et une manière de penser, de s'exprimer, d'agir, si peu conforme aux manières de commun des hommes, était souvent cause que le monde le condamnait de folie...

On peut regarder une pareille vie comme une oraison continue. Cela ne l'empêchait pas de consacrer beaucoup de temps dans la journée à ce saint exercice, dans le fort même de ses plus grandes occupations, et souvent encore pendant la nuit. Ceux qui l'accompagnaient dans ses missions l'ont entendu plusieurs fois, qui se relevait, après avoir donné très peu de temps au sommeil, et qui passait le reste de la nuit en oraison. Il en faisait encore le matin avec les autres, avant et après la messe, et avant de monter en chaire. Dans les retraites, qu'il faisait assidûment dans l'année, et communément de huit à dix jours, il ne mettait plus de bornes à son oraison; la manière dont il la faisait était celle qui est commune aux hommes apostoliques et aux âmes contemplatives. L'Esprit-saint agissait plus en lui que lui-même et y produisait souvent de ces transports subits et affectueux, qu'il n'était pas le maître de retenir en lui-même, et dont le but ordinaire était de demander la conversion des pécheurs, et d'exprimer l'ardeur du feu divin qui le dévorait. D'autres fois, c'était une espèce de sommeil mystique dans lequel, comme on l'a su de lui-même, il se reposait tranquillement entre Jésus et Marie, qu'il considérait ou plutôt qu'il

ressentait au milieu de son cœur. D'ordinaire, au sortir de l'oraison, son visage était tout enflammé et des paroles toutes de feu sortaient de sa bouche. C'est ce qu'ont éprouvé plusieurs personnes qui demeuraient avec lui, lors même qu'il était encore au séminaire. »

« *La Vie de M. Louis-Marie GRIGNION de MONTFORT, missionnaire apostolique, instituteur des Missionnaires du Saint-Esprit et des Filles de la Sagesse.* »

Rennes. Chez BLOUET, 1785. Livre VII.



XV. — LE THAUMATURGE

par

Raymond CHRISTOFLOUR

Si doux et si saint que soit ce missionnaire, on s'expliquerait mal son action prodigieuse sur les populations sans une intervention manifeste de Dieu qui l'accrédite auprès des foules. Le Christ ressuscité avait dit à ses apôtres, en leur donnant mission de prêcher l'Évangile : « Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris » (St-Marc xvi, 17-18). Dans son tableau de l'épopée Montfortaine, Raymond Christoflour, le dernier biographe en date du Père de Montfort, rassemble quelques-uns de ces miracles qui ajoutent, à l'ascendant de son éloquence et de sa sainteté, le prestige du thaumaturge.

*

**

A mesure que Grignon de Montfort avance dans la voie béatifique, on voit se multiplier, avec une rapidité foudroyante, ces signes étranges qui répandent chez le peuple l'admiration et la crainte et qui le désignent clairement comme le messager de Dieu. Il sait lire dans les consciences et y découvrir les intentions les plus obscures ; comme le chien sur les traces du gibier, il flaire autour de lui la présence du mal ou de la vertu ; il touche au front le passant qui deviendra son disciple. Dans une église de Saint-Brieuc, il appelle par leurs noms deux jeunes filles inconnues et leur prédit qu'elles deviendront religieuses.

Et parfois il obtient de la nature qu'elle souligne d'une illustration concrète le précepte qu'il veut enseigner. La tradition raconte qu'il reçut, à Vallet, la confession d'une pénitente qui omit volontairement trois péchés, dont l'aveu lui était particulièrement pénible. Le P. de Montfort lui donna à laver un mouchoir qui avait trois taches, et lui recommanda instamment de lui rapporter cet objet parfaitement immaculé. La pauvre femme eut beau faire, elle ne put venir à bout de le blanchir. De retour au confessionnal, elle comprit que le saint missionnaire avait voulu lui faire entendre, par ce prodige, que ces taches étaient la figure des trois péchés qu'elle voulait tenir cachés ; elle en fit l'aveu contrit. Alors le Bienheureux lui ordonna d'aller de nouveau laver le linge à la fontaine, et cette fois les mytérieuses taches disparurent.

Les compagnons du saint prêtre ont assisté souvent à ses ravissements et à ses extases ; son visage revêt alors un insoutenable éclat. Et en divers lieux, à Landémont, à la Garnache, à la Séguinière, à Roussay, des témoins émerveillés, en passant le long d'un jardin, en regardant par le trou d'une serrure, l'ont surpris en compagnie d'une belle dame toute blanche et suspendue dans les airs. La Reine même du Ciel qui venait parler à son serviteur.

On rapporte de lui maintes guérisons miraculeuses, dont voici peut-être la plus touchante : Il avait pris depuis peu, à son service, un jeune homme qu'il appelait frère Pierre. Celui-ci, lors de la mission de Vertou, tomba si gravement malade que l'un des prêtres se disposa à lui administrer l'Extrême-Onction. Le Bienheureux, l'ayant approché, engagea avec lui ce dialogue évangélique :

- Où est votre mal, mon fils ?
- Père, dans tout mon corps.
- Prenez ma main.
- C'est impossible.
- Tournez-vous de mon côté.
- Je ne puis faire un mouvement.
- Pierre, avez-vous la foi ?
- Oui, mon Père.
- Voulez-vous m'obéir ?
- De tout mon cœur.
- Je vous commande, au nom du Christ, de vous lever dans une heure et de nous servir à table.

Il était dix heures et demie du matin. A onze heures et

demie, le jeune homme, debout, servait les missionnaires, et répétait à tout venant que le Seigneur l'avait guéri.

La foi du petit frère ressemble à celle du centenier, et voici qui rappelle la multiplication des pains à Bethsaïde. M. des Bastières raconte qu'accompagnant le Bienheureux dans ses missions, il leur arriva de s'arrêter dans des paroisses si misérables qu'ils eurent plus de deux cents pauvres à nourrir sans disposer eux-mêmes d'aucun moyen. Grignion, averti par son confrère, ne se troublait point et déclarait simplement : « La Providence y pourvoira. » Sur son ordre, dit M. des Bastières, je faisais asseoir tous ces affamés autour de la table, fort mortifié de n'avoir rien à mettre dessus et je les retenais par une petite lecture. J'allais ensuite à la maison où logaient les missionnaires, et j'y trouvais alors, avec surprise, une grande quantité de pains et d'autres provisions, venues on ne sait d'où, de quoi donner double portion ce jour-là. Pareille chose arriva cinq ou six fois à ma connaissance.

La vie de Grignion de Montfort est ainsi tissée de belles histoires, dignes de former un appendice à la *Légende Dorée*. A Saint-Christophe, il trouva un jour la fille de son ami, le sacristain, occupée à pétrir la pâte qu'elle destine au four.

— Ma fille, lui dit-il, avant de faire un ouvrage, songez-vous à l'offrir à Dieu ?

— Je le fais bien quelquefois, mon Père, mais il m'arrive de l'oublier.

— N'y manquez jamais, dit le missionnaire.

— Et, joignant l'exemple à la parole, il s'agenouille, prie, bénit la huche d'un signe de croix. Puis, il s'éloigne.

Le brassage achevé, le four empli par les pains, la mère demande s'il reste par hasard un peu de pâte. O merveille ! il en reste encore de quoi faire deux fournées, quoiqu'une seule ait été préparée. Quand le sacristain reconnaissant va porter une des tourtes rondes à son bienfaiteur, celui-ci l'accueille par ces paroles :

— Eh bien, maître Cantin, vous apportez de votre bien à la Providence. C'est ainsi qu'il faut faire. Elle a été libérale avec vous. Il est juste que vous le soyez envers les pauvres.

La même puissance tutélaire qui répand ainsi, par les mains de l'apôtre, les fleurs de sa charité, sait aussi, quand il le faut, lui confier l'arme de justice qui punit les forfaits, brise les projets criminels et trouble, par la crainte, les âmes inaccessibles à l'amour.

A Sallertaine, les portes de l'église barricadée par des meneurs s'ouvrent d'elles-mêmes pour livrer passage à l'apôtre. A Esnandes, on montrait encore, à la fin du siècle dernier, des pans de murs qu'on appelait la maison maudite.

C'était celle du cabaretier Morcaut. Ayant insulté la procession par des propos sacrilèges, il fut subitement frappé de paralysie et mourut peu de temps après, misérablement, ainsi que toute sa famille.

« *Grignon de Montfort, apôtre des derniers temps* ». LA COLOMBE, Editions du VIEUX COLOMBIER, 5, rue Rousselet, Paris, pages 121-123.

TROISIEME PARTIE

LE MAITRE SPIRITUEL